

Charlie Galibert

PETIT MANUEL DU GENRE
À L'USAGE DE TOUTES
LES GÉNÉRATIONS

Presses universitaires de Grenoble

Du même auteur

La Corse, une île et le monde, Paris, PUF, 2003.

Guide non touristique d'un village corse, Ajaccio, Albiana, 2004.

L'anthropologie à l'épreuve de la mondialisation, Paris, L'Harmattan, 2007.

Sarrola 14/18. Un village corse dans la première guerre mondiale, Ajaccio, Albiana, 2008. (Prix catégorie essai du Salon du livre insulaire d'Ouessant, 2009)

Sistac, Toulouse-Marseille, Anacharsis, 2009. (Réédition 2012, Libretto, Prix du livre de littérature française Poche, Gradignan 2012)

L'Autre, Toulouse-Marseille, Anacharsis, 2012.

Ile déserte, Ajaccio, Albiana, 2012. (Prix catégorie essai du Salon du livre insulaire d'Ouessant 2012; Prix de la Collectivité Territoriale de Corse 2012)

Initiation au tourisme éblouissant, Nice, Éditions Mémoires Millénaires, 2012.

Stéréotypes... Volée d'éclats ! La mixité dans tous ses états, Onisep Nice, 2016.

La corse après la Corse, 2018.

L'oiselle qui était née d'un chat, 2018, avec des aquarelles d'Armand Scholtès, Barrettalli, Fior di Carta.

Remerciements

Cet ouvrage est dédié, en signe de reconnaissance et de contre don, à Karine Lambert, initiatrice aux 100 000 nuances multicolores d'intelligence de la pensée-genre.

Cet ouvrage, aussi modeste soit-il, n'aurait pu voir le jour sans l'effervescence autour des questions de genre et d'égalité dans les pratiques associatives, professionnelles, formatives, pédagogiques, institutionnelles parfois, caractéristiques des Alpes-Maritimes. Dans cette conjonction d'initiatives et de volontés qui font bouger le social, le relationnel, et jusqu'aux cerveaux, mes remerciements vont à Anne, Gaël, Natacha, Audrey, Nicole, Jean-Pierre, Benoît.

Ma gratitude, enfin, va à Rose Mognard, maîtresse et chambellane des 350 000 caractères (espaces comprises) pour son patient travail de relectures, suggestions et modifications, qui ont permis que ce Manuel ne devienne pas trop intellectuel mais puisse tout de même le rester.

Introduction

En France, en 2016, 123 femmes sont mortes sous les coups de leur époux, compagnon ou conjoint, soit une tous les trois jours! Et les féminicides au sein du couple représentent 19 % des homicides. Constatons aussi que chaque année, 84 000 femmes déposent plainte pour viol ou tentatives de viol, et 223 000 pour violences conjugales. On estime qu'une femme sur six a subi des rapports forcés ou des tentatives de rapports forcés au cours de sa vie (contre 5 % des hommes, et dans leur cas, plutôt dans l'enfance). En 2017, des enquêtes montraient que 100 % des femmes interrogées s'estimaient agressées ou harcelées dans les transports en commun.

À l'automne 2017, l'affaire Weinstein a libéré une certaine forme de prise de parole des femmes qui a trouvé en France un écho considérable et a relancé le débat public sur la question de la violence fondamentale qui accompagne la domination masculine sous toutes les formes de la relation femmes-hommes. Devant cette vague d'indignation, le président de la République, Emmanuel Macron, a déclaré l'égalité femmes-hommes « Grande cause nationale » de son quinquennat (2017-2022), et une loi contre les violences sexuelles a été votée en mai 2018, afin d'« abaisser le seuil de tolérance de la société ».

On ne peut comprendre les questions de harcèlement et de violences sexuelles sans mettre en relation le mouvement de libération sexuelle des années 1960-1970 avec la persistance

de la domination économique des hommes et de l'infériorité économique des femmes sur le marché sexuel. Dans *Philosophie Magazine* de février 2018, Eva Illouz affirme que l'on ne saurait appréhender la sexualité sans l'inscrire dans le cadre plus vaste de la répartition (inégalitaire) des pouvoirs, notamment économiques, entre les hommes et les femmes. « Quand on demande

“ QUAND ON DEMANDE POURQUOI LA VIE DE LA MOITIÉ DES ÊTRES HUMAINS SE RÉSUMERAIT À SERVIR L'AUTRE MOITIÉ [...], ON NE TROUVE QU'UNE SEULE RÉPONSE : PARCE QUE CELA PLAÎT AUX HOMMES. Harriet Taylor Mill

pourquoi la vie de la moitié des êtres humains se résumerait à servir l'autre moitié [...], on ne trouve qu'une seule réponse : parce que cela plaît aux hommes », écri-

vait dès 1851 Harriet Taylor Mill. C'est la perpétuation de la domination masculine qui amène les uns et les unes à confondre les effets sociétaux et culturels avec une prétendue nature masculine et féminine. « Celui qui tient la femme, celui-là tient tout. Il faut que la femme appartienne à la science ou qu'elle appartienne à l'Église », clamait déjà Jules Ferry dans son discours sur l'égalité d'éducation (10 avril 1870).

Et pourtant la législation progresse : le droit à l'avortement est dépenalisé depuis 1975, le viol reconnu en tant que crime depuis 1980, le viol conjugal (1990) et le harcèlement moral au sein du couple (2010) sont inscrits dans la loi, le harcèlement sexuel au travail est puni (1992), et désormais aussi les violences sexuelles (2018). Les cent dernières années ont permis des progrès considérables quant à la place des femmes dans les sociétés européennes, dans l'éducation, l'insertion professionnelle, les droits concernant leur corps, l'émancipation politique. Sans précédent dans l'histoire, ces avancées apparaissent désormais comme des mouvements irréversibles porteurs de transformations de fond de la société tout entière.

Néanmoins, et en dépit de la multiplication des dispositions prises par les instances européennes et gouvernementales, les inégalités entre les sexes demeurent et se reproduisent. En France, les différences de salaires entre les hommes et les femmes varient encore de 7 à 27 % selon les secteurs professionnels et les métiers. Le constat de l'existence d'un plancher collant (plutôt qu'un plafond de verre) laisse trop souvent de côté l'étude des mécanismes qui freinent la participation des femmes aux plus hauts échelons de l'encadrement et de la hiérarchie, aux postes décisionnels de la fonction publique et des grandes entreprises privées. C'est ainsi que l'accès massif des jeunes filles à l'éducation et des femmes à la vie professionnelle s'est accompagné de la prise de conscience de la persistance de profondes inégalités entre les sexes.

La reconnaissance des rapports d'inégalité et de violence renvoie à des enjeux collectifs au fondement de notre démocratie. Celle-ci a vocation à proclamer non seulement en droit, théorie et principe l'égalité de tous et toutes, mais doit également garantir sa mise en œuvre, de la cellule familiale à l'espace public. D'autant que les rapports entre femmes et hommes sont constitutifs de la valeur cardinale de notre pacte républicain : la liberté. La République, rompant en cela avec les sociétés de castes, de clans, d'ordres, de hiérarchies instituées, se fixe pour but l'émancipation des appartenances et assignations d'origine (ethniques, culturelles, culturelles, de sexe, de croyance, etc.), et a pour ambition la réunion de citoyens et citoyennes libres et éclairés.

Les enjeux

Si le principe d'égalité a été étendu avec des progrès constatables, la persistance de certaines disparités entre les sexes conduit à s'interroger sur certaines impasses : comment sortir de la

reproduction des inégalités entre les sexes? Comment mobiliser la société dans toutes ses constituantes – la famille, l'école, l'entreprise, l'espace associatif, la gouvernance politique – pour neutraliser et supprimer ces situations de discrimination? Comment amener à la prise de conscience et à la neutralisation des stéréotypes qui polluent les relations femmes-hommes?

“ L'ADMISSION DES FEMMES À L'ÉGALITÉ PARFAITE SERAIT LA MARQUE LA PLUS SÛRE DE LA CIVILISATION, ET ELLE DOUBLERAIT LES FORCES INTELLECTUELLES DU GENRE HUMAIN. *Stendhal*

Car les enjeux sont de taille et touchent non seulement les sociétés, mais les individus dans tous les domaines de leur vie.

Enjeux scolaires : la mixité n'a pas produit l'égalité entre les filles et les garçons. Les filles ont une plus grande espérance de scolarité, cumulent moins d'années de retard, réussissent mieux aux examens quelles que soient les séries du baccalauréat, qu'elles sont aussi plus nombreuses à obtenir, mais leur orientation ne traduit pas cette supériorité.

Enjeux professionnels : les femmes sont plus diplômées que les hommes, mais ces derniers ont des carrières plus rémunératrices en capital matériel, social et symbolique.

Enjeux économiques : en France, en 2016, seulement 15 % des emplois sont considérés comme effectivement mixtes. En matière d'inégalités salariales, la France se classe à la 129^e place d'un classement mondial de 144 pays. Dans ce domaine, la discrimination est telle que l'on estime que les femmes travaillent gratuitement chaque jour à partir de 15 h 40. Le montant moyen de leurs retraites représente 53 % de celui des hommes. La précarité, le temps partiel subi, le chômage, la pauvreté, se conjuguent d'abord au féminin.

Enjeux sociaux : les tâches domestiques et ménagères incombent à 80 % aux femmes, et le lourd tribut qu'elles paient par les violences domestiques ne relève pas d'une seule évaluation comptable. « L'admission des femmes à l'égalité parfaite serait la marque la plus sûre de la civilisation, et elle doublerait les forces intellectuelles du genre humain » (Stendhal).

Sexe et genre

Comment l'introduction du concept de genre comme catégorie de la pensée peut-elle nous aider à déconstruire les stéréotypes, représentations et idées reçues qui empoisonnent les relations entre les femmes et les hommes, et figent des situations inégalitaires tout en restreignant nos libertés individuelles et collectives ?

Le concept de genre a été introduit dans les années 1950 par des psychiatres et psychanalystes américains inspirés par les approches de la philosophe Simone de Beauvoir ou de l'anthropologue Margaret Mead. Il permet de montrer que dans chaque société, l'organisation des relations entre les femmes et les hommes relève du contexte de socialisation et de l'éducation. Il existe des fonctions et des rites propres, associés à chaque sexe, inculqués et intériorisés par chacun. Les définitions du masculin et du féminin ne sont pas immuables mais fluctuent dans le temps et l'espace.

Il est parfois difficile de comprendre exactement ce que l'on entend par le terme polysémique de *genre* et comment il se différencie de celui de *sexe* qui lui est étroitement lié. Communément, si le terme *sexe* se réfère aux caractéristiques biologiques et physiologiques qui différencient les hommes des femmes, *le genre* sert à évoquer les rôles qui sont déterminés socialement, les comportements, les activités et les attributs qu'une société considère comme appropriés pour les hommes et les femmes. Les hommes et les femmes sont deux catégories de sexe, tandis que masculin et féminin correspondent à des catégories de genre.

La différenciation des sexes fut longtemps à la fois présumée et ignorée. Présumée comme une donnée première et irréductible, naturelle, rendant compte par elle-même de la partition sexuelle des fonctions et des rôles sociaux : aux hommes le dehors, l'espace extérieur, public (de la chasse aux herbivores préhistoriques à la direction d'entreprise contemporaine), aux femmes le dedans, l'espace intérieur, privé (de l'élevage des enfants et de la cuisine dans la grotte de Cro-Magnon à la *desperate housewife* des lotissements contemporains). Ignorée dans la mesure où les expériences féminines étaient en quelque sorte supposées identiques ou assimilées à celles des hommes, et par là même non susceptibles de modifier la permanence des catégories d'analyse et des concepts par lesquels on s'efforce de connaître le social.

Elle est désormais à penser sous l'angle d'une histoire de la différenciation des sexes car on est amené à poser la question de la fabrication de la différence des sexes sous l'angle d'une assignation sociale ou sociétale. Lorsque l'on se réfère aux données biologiques, cette classification binaire ne repose sur aucun critère permanent. Les multiples critères biologiques retenus par la médecine et la jurisprudence pour définir le sexe ne permettent pas de certifier avec exactitude l'existence de deux sexes autrement que sous la forme d'une fiction entraînant avec lui les arts, les sciences et le sens commun. Les problèmes récurrents rencontrés par le Comité international olympique (CIO) pour déterminer le sexe des sportives sont, en ce sens, révélateurs des questions liées à l'indétermination de sexe. L'hermaphrodisme, l'intersexualité, la transsexualité, le transgenrisme, touchent à l'existence répandue dans différentes sociétés d'un troisième sexe, et les évolutions institutionnelles et administratives à ce sujet.

Autour du concept de genre

Il est fréquent d'affirmer le caractère biologique des différences entre femmes et hommes, et d'en faire découler *naturellement* traits psychologiques, qualités humaines, dons relationnels ou intellectuels, et rôles sociaux. Mais des recherches de plus en plus nombreuses mettent en évidence une variabilité plus grande dans le groupe des hommes et dans le groupe des femmes qu'entre les deux groupes eux-mêmes, ainsi que selon les sociétés, les époques et les groupes sociaux. Elles envisagent donc plutôt les différences entre les sexes comme le produit d'une construction. L'éducation est alors un paramètre fondamental puisqu'il est question d'apprentissages intergénérationnels et que les différences intersexes se comprennent à partir d'une réalité sociale qui détermine les rôles sociaux.

Les rapports entre les hommes et les femmes sont en effet marqués par la domination des premiers sur les secondes, *la domination masculine*, pensée en ces termes dès les années 1980 par Pierre Bourdieu. Peu de sociétés sont épargnées par des systèmes d'oppression pesant sur les femmes. Il s'agit là d'un fait, historiquement, anthropologiquement et sociologiquement vérifié, d'un constat scientifique et en aucun cas d'une opinion ou d'une croyance.

Si le terme de *genre* affleure aujourd'hui dans les médias français, il est objet d'analyses depuis une bonne cinquantaine d'années. Sa définition est complexe. Les anthropologues, les historiens, les sociologues, les psychologues, les philosophes et les biologistes s'en sont tour à tour emparés. La notion renvoie à l'expérience de soi comme homme ou femme, mais également aux comportements publics d'une personne – se comporter comme l'on croit que doit se comporter un homme ou une femme. L'identité de genre renvoie à l'expérience privée qu'un individu a de lui-même. Elle appartient à la sphère du social,

c'est-à-dire du construit et du variable. Enfin, le genre doit également être pensé comme le dispositif animant les rapports de pouvoir hommes/femmes, hommes/hommes, femmes/femmes et autres, et comme les significations de ce pouvoir, les sens lui conférant une légitimité extériorisée dans les comportements sociaux et intériorisée dans l'intimité des inconscients.

En substance, le pouvoir, la construction des rapports sexuels comme rapports de pouvoir ou la construction des rapports de pouvoir comme sexuels, est la dimension rendue invisible, ou dissimulée et travestie, qui organise les rapports de genre. À l'évidence, cette dimension doit être expulsée de la relation intime (entre *chaque être* quelles que soient son identité et son orientation sexuelles) pour accéder à une nouvelle définition de l'amour même.

Ainsi, pour le *Référentiel pour les formatrices et formateurs en genre et développement* (2010, 2015), le genre est-il défini comme un « concept sociologique qui exprime les rapports sociaux de sexe, la construction sociale des caractéristiques, valeurs et normes attachées au féminin et au masculin par la culture, l'éducation, les institutions ». L'accent est mis sur le fait que « ces rapports sociaux entre femmes et hommes, qui se transforment et évoluent en permanence selon les époques et les contextes, sont marqués, dans toutes les régions du monde, par une hiérarchisation et des inégalités au détriment des femmes ».

Des résistances

Mais l'égalité n'est pas la pente naturelle de l'histoire : il n'y a pas de pente naturelle de l'histoire, seulement des enjeux et des combats historiques et politiques ! Nombreuses sont les résistances à l'utilisation du concept : le genre est en effet l'outil indispensable à la déconstruction des arguments naturalistes (*essentialisme*) qui permettent de justifier les inégalités entre

les femmes et les hommes. Les freins à la compréhension et à l'acceptation du concept de genre dans la façon de penser les inégalités et l'égalité qu'il entraîne sont d'ordre sociétal. Les débats sur le genre montrent que cette approche bouscule les représentations sur les rôles sociaux attribués aux femmes et aux hommes. La revendication d'égalité touche tous les domaines et vient remettre en question des convictions ancrées. Face au constat de la persistance et de l'universalité des inégalités, des discriminations, des violences sociales, économiques, politiques et privées, sans doute faut-il adopter une stratégie de protection. « Pour accepter l'inacceptable, pour supporter que persistent de si nombreuses et si violentes discriminations contre les femmes, il est indispensable de les fonder en nature », écrit Muriel Salle (2014). Et, en effet, quoi de plus justificatif des inégalités que leur ancrage dans une différence de nature ? « La compréhension naturalisante de la différence de sexes permet de faire de ces catégories des réalités intangibles, qui apparaissent du coup comme a-historiques et donc doublement in-questionnables : d'une part il est impossible ou vain de les interroger scientifiquement, d'autre part il apparaît inutile voire dangereux de les remettre en question politiquement. La conservation de l'ordre sexué doit se faire coûte que coûte » (*ibid.*). L'existence d'hommes et de femmes dont les caractères sexuels sont si évidemment dissemblables, présentant d'indubitables différences physiologiques, apparaît ainsi comme une croyance nécessaire et sa discussion impensable. Mais c'est une chose que de constater ces différences, et c'en est une autre d'en faire un absolu naturaliste ou de déduire de ce fait biologique que des différences non physiologiques (de statut social, de rôles, d'aspirations individuelles), c'est-à-dire des inégalités, sont elles aussi naturelles.

Nous avons tous et toutes en nous les stéréotypes les plus répandus, les plus tenaces, les plus vérifiés dans nos expériences

quotidiennes, sur les rôles des femmes et des hommes, dont le plus récurrent et consensuel concerne l'origine de cette différenciation, *naturellement* attribuée à la biologie, aux différences de cerveaux, d'hormones, de génétique. Toutes choses auxquelles, évidemment, on ne peut rien changer! D'où viennent donc ces stéréotypes et ces croyances? Pour Françoise Héritier (1996-2002), il faut remonter à l'origine de la domination masculine sous la forme de la captation du pouvoir biologique des femmes par les hommes. C'est de là que découle la partition symbolique et imaginaire de notre pensée et de notre cognition sous la forme de l'importance différentielle (Françoise Héritier propose le terme de «valence différentielle») des valeurs et des droits accordés à l'un et l'autre sexe de façon différente et hiérarchisée (actif/passif, dominant/dominé, fort/faible). La différence des sexes serait le prototype même de toutes les oppositions disjonctives qui nous permettent de nommer, classer, penser le monde. Non pas un stéréotype parmi d'autres, mais le stéréotype des stéréotypes, la mère (et/ou le père) des stéréotypes. Sa transversalité à toutes nos pensées et actions, sa prégnance et son aspect fondamental, expliquent sa résistance prototypique elle aussi.

Le concept de genre est précisément cet outil d'analyse qui décortique comment les sociétés humaines, y compris les sociétés occidentales contemporaines, vivent sur l' ancestrale idée de la communauté des femmes à la disposition des hommes, pour leur reproduction et leur jouissance. Il illustre le dispositif sociétal symbolique et imaginaire qui leur permet de s'approprier le corps des femmes pour avoir des descendants, parallèlement à la réclusion des femmes dans la sphère domestique. À peine caricaturalement : la reproduction de la partition entre jouissance pour les uns et maternité pour les unes.

Pour *la pensée-genre*, le problème n'est pas, on le voit, l'égalité filles-garçons ou femmes-hommes, laquelle ne fait que

reconduire le système de la bicatégorisation femmes-hommes (majoritairement essentialisée en *Homme-Femme*), de la fiction de la séparation des sexes. Le problème est plutôt celui de l'émancipation des assignations, de sexe et de genre, en termes de causes comme de raisons, de déterminismes comme de représentations, de croyances, certitudes ou vérités. Le problème, comme la solution, est la liberté.

La bicatégorisation, *le sexisme* (entendu à la fois comme construction de la différence des sexes et comme domination, système de violence de l'un sur l'autre) en tant que construction du social, du relationnel, du hiérarchique, de l'intime, nous oblige à un incessant travail de dés-assignation et de libération. Celui-ci pousse à nous intéresser à l'histoire aussi bien des femmes que des hommes, afin « de comprendre la signification des sexes, des catégories de genre dans le passé historique, de découvrir la gamme des rôles sexuels et celle du symbolisme sexuel dans différentes sociétés à différentes périodes, de mettre au jour le sens qui leur a été donné et de voir comment cela a contribué à maintenir l'ordre social ou à promouvoir le changement » (Zemon Davis, 1976).

Rarement la société civile dans toutes ses composantes a été autant secouée, ces dernières années, d'incompréhension, de contresens, voire de désinformation ou de mensonges, concernant un concept et des études scientifiques qui comptent pourtant un important développement et qui apportent une interrogation décisive sur ce qu'il est convenu de considérer comme les fondamentaux mêmes de l'humanité : les relations entre les hommes et les femmes dans toutes leurs dimensions – sociales, économiques, professionnelles, éducatives, sexuelles, politiques, existentielles.

Ouverture

Ce *Petit manuel du genre à l'usage de toutes les générations* n'entend pas se substituer aux ouvrages de synthèse sur la thématique (Bereni *et al.*, 2012 ; Bertini, 2009 ; Lambert et Astor, 2011 ; Rennes, 2014), mais à permettre de rompre avec la méconnaissance dans laquelle est tenu le public profane au sujet du genre. À sortir de la phase du constat des inégalités et discriminations, et entrer dans celle de leur déconstruction pour œuvrer à leur dépassement sociétal. L'auteur ne doute pas que le chemin à parcourir soit immense, que beaucoup de questions ne pourront être abordées, mais il veut croire que les temps sont en train de changer, dans la société civile, dans la mise à contribution de l'éducation, dans la justice, la législation, la police, dans la prise de parole et dans la prise de conscience. Il propose d'accompagner et d'accentuer ce mouvement d'ébranlement des certitudes par une présentation à travers les sciences humaines, et quelques sciences dites plus dures, du *genre* en tant que concept et outil permettant de poser la thématique de l'égalité comme indissociable de celle de la libération et de l'émancipation. Son ambition, à côté de nombreux ouvrages, revues, recherches et sites spécialisés, synthétiquement présentés en bibliographie, est la mise à la disposition du plus grand nombre, d'une palette des avancées en termes de réflexions, d'analyses et d'interrogations des savoirs eux-mêmes, qu'a permis le concept, ses applications et implications, en éclairant et déminant une question complexe et essentielle.

Car définir la différence des sexes et en démontrer la hiérarchie et l'inégalité intrinsèques et constitutives comme construites historiquement et culturellement ne suffit pas. Il faut repenser le genre dans une perspective débinarisante, autrement dit le déconstruire et le défaire lui-même. Universellement, puisqu'il en va ni plus ni moins que de l'émancipation du *genre*

humain, mais aussi ici et maintenant, car l'important réside dans ce que « chaque société et chaque culture fait de cette différence, la manière dont elle va l'interpréter, le sens qu'elle va lui attribuer dans les différents systèmes de signes qu'elle produira, les usages pratiques et comportementaux qui en seront faits, les lois, les normes, les règles et les valeurs qui seront issues de ces modalités singulières et contingentes » (Bertini, 2009).

Ce *guide déroutant* de la déconstruction des appartenances que nous croyons et pensons les plus intimes, propose d'arracher le lecteur et la lectrice au sens commun et au sens idéologique, à la facilité et au conformisme, pour examiner les mécanismes invisibles qui meuvent l'évidence, et décrypter ainsi une question dont l'enjeu se pense en termes citoyens d'égalité et de liberté. En une sorte de clin d'œil de l'histoire, la fameuse phrase de Simone de Beauvoir, « On ne naît pas femme : on le devient », rejoint celle de Jean-Paul Sartre : « L'important n'est pas ce que l'on fait de nous, mais ce que nous faisons nous-mêmes de ce que l'on fait de nous. »

“ ON NE NAÎT PAS FEMME :
ON LE DEVIENT.
Simone de Beauvoir

La construction sociale des sexes et du sexe comme catégorie sera étudiée à travers l'historique de la naissance du concept et des études de genre, le rôle de la famille, de l'éducation et des agents de socialisation, la place de l'école, le monde professionnel, les sexualités, les nouvelles technologies et la planétarisation des écrans et des connexions. Dans tous les cas, il sera question d'interroger nos propres représentations, du plus collectif au plus intime, et jusqu'à l'impensé et l'impensable mêmes. L'insistance portée à la question de la liberté, au-delà de celle de l'égalité, nous amènera à une conclusion en termes d'exigence *éthique*, c'est-à-dire à la nécessité, humainement parlant, de garder première l'altérité des individus indépendamment de

leur sexe : en tant qu'êtres humains tous et toutes, chacun et chacune singuliers.

Le présent « genroscope » (Dumoulin, 2014) constitue un instrument de déconstruction et reconstruction de l'existant, des pratiques, des résistances et blocages. Il ambitionne d'œuvrer à la déconstruction de la fabrication des sexes en mettant en évidence des questions aussi troublantes et inédites que « Comment devient-on fille ou garçon ? », « Quels sont les outils de cette fabrication différentielle hiérarchique et inégalitaire ? », « Qui suis-je ? ». Il suggérera des ressources, des supports pédagogiques, à titre d'exemples de relations non sexistes, de relations sociales moins aliénées et violentes, d'éducation au respect, un véritable *petit traité de savoir-vivre* en pleine conscience de ses propres déterminismes.

Interroger l'inégale répartition (différentielle, hiérarchisée, à double standard) des rôles et statuts dans la société, et la

“ L'IMPORTANT N'EST PAS CE QUE L'ON FAIT DE NOUS, MAIS CE QUE NOUS FAISONS NOUS-MÊMES DE CE QUE L'ON FAIT DE NOUS. Jean-Paul Sartre

définition du masculin et du féminin, c'est ouvrir une controverse qui représente une opportunité pour une *éducation scientifique citoyenne tout au long de la vie*. Se munir

de ce *manuel d'autoformation* revendiquant son aspect de vulgarisation de travaux reposant sur la rigueur scientifique, hors de toute idéologie ou militantisme, vise à s'approprier un guide de déniement généralisé sur la question du genre. Cela constitue un processus d'engagement à l'égalité citoyenne, un outil inédit dans l'histoire du management des comportements et des consciences vers la liberté : la conscience de ce qui nous empêche d'être libres, la construction de nous-mêmes comme des individus *génériques*, sujets humains délivrés des assignations genrées.

Table des matières

Remerciements	5
Introduction	7
Les enjeux	9
Sexe et genre	11
Autour du concept de genre	13
Des résistances	14
Ouverture	18
CHAPITRE 1. Petite histoire du genre	21
L'invention psy du genre	21
De l'anthropologie	22
Rapports sociaux de sexe et de genre	25
L'élargissement aux minorités sexuelles	28
Le point sensible de l'homosexualité masculine	32
Transidentités : le singulier pluriel	34
De la différence à l'altérité	39
CHAPITRE 2. Genre, pouvoir, violences	43
Le genre comme construction sociale	43
L'intersectionnalité	47
<i>Le corps</i>	47
<i>Zizi vs zézette?</i>	49
<i>Meufs et keufs aux hormones?</i>	50
<i>Le sexe du cerveau</i>	53

Douter de tout	57
Violences visibles, invisibles	59
Des violences non virtuelles	62
Corps morcelés, dominés, exposés	63
Les hommes et la question des violences	64
Du « devenir sujet humain »	70
La langue et l'écriture	72
CHAPITRE 3. Sexe, sexes, sexualité, sexualités	77
« Il n'y a pas que la fesse dans la vie, il y a le sexe aussi », Francky Vincent	77
Quelques exemples de pratiques sexuelles	79
<i>Les Grecs et les Romains</i>	79
<i>Les mahu et les raerae en Polynésie</i>	81
<i>Les Inuits</i>	81
<i>Les winches, berdaches, two-spirit chez les Sioux</i>	82
<i>Les hijras en Inde</i>	83
<i>Les Baruyas en Nouvelle-Guinée</i>	84
Une pratique sexuelle n'est pas forcément de la sexualité	85
Une pratique non sexuelle peut être de la sexualité	86
De quoi le sexuel est-il le nom ?	88
CHAPITRE 4. La fabrique des sexes	93
Éducation, socialisation	93
<i>De la socialisation primaire</i>	95
<i>Le poids des stéréotypes et des rôles de sexe</i>	96
Le poids de l'éducation familiale dans la prime enfance	98
<i>De l'inégalité des sexes dans l'éducation familiale</i>	98
<i>Dès que l'enfant paraît... et avant!</i>	99
<i>L'expérience du bébé au pyjama jaune</i>	101
La construction de l'identité chez l'enfant	102
<i>Les apports de la psychologie</i>	102
<i>L'influence de l'environnement</i>	103

TABLE DES MATIÈRES

La littérature jeunesse	104
Les jouets	105
Les vêtements	108
Les crèches	109
Enfants et adultes à l'aune des stéréotypes	110
CHAPITRE 5. Le rôle de l'école	115
Les grands principes	116
L'orientation scolaire aux prises avec le genre	118
Les facteurs explicatifs des disparités d'orientation	121
<i>Les facteurs d'ordre externe</i>	121
<i>Les facteurs d'ordre interne</i>	126
Comment cheminer vers l'égalité?	130
<i>La transgression des rôles de sexe</i>	130
<i>La promotion d'une orientation scolaire non sexiste</i>	131
<i>Une conception subversive de l'éducation à l'orientation</i>	133
Des pistes : l'inversion du stéréotype	134
<i>Princesses grossières</i>	136
Martin, sexe faible	136
<i>L'entretien d'embauche de M. Bernard Petit</i>	137
<i>Le questionnaire hétérosexuel</i>	139
Au-delà des résistances	140
CHAPITRE 6. Pornographie ou éducation à la sexualité	143
D'un siècle à l'autre : le monde avant les écrans	145
Écrans, sexualité, pornographie	146
Adolescents et adolescentes d'aujourd'hui	148
Quel modèle de sexualité pour les adolescents?	149
Entre conclusion et ouverture : l'amour?	155
De l'éducation pornographique à l'éducation à l'amour	156
CHAPITRE 7. Le monde professionnel et l'insertion	163
Les rôles de sexe dans le monde du travail	163
Un marché du travail sexué et sexiste	165

Un exemple : l'emploi local en PACA	167
Les inégalités dans le monde professionnel	169
Production et reproduction	170
La volonté sociale et institutionnelle	175
CHAPITRE 8. Y-a-t-il une vie après le genre ?	179
La volonté individuelle	180
Trois ouvertures post-genre : vulnérabilité, irremplaçabilité, créativité	182
Dégenrement, dérangement : métissage	185
Au-delà des différences et de l'égalité : l'Arlequin humain	187
 Envoi	 191
 Références et documentation	 193
Genre/rapports femmes-hommes	193
Sexualités	199
Système éducatif, mixité, orientation	203
Monde professionnel et insertion	205
 Sitographie	 207
Violences, sexisme, homophobie	207
Observatoires, instituts, associations	208
Vidéos	209
Podcasts	210
Ressources institutionnelles, informatives, pédagogiques	210
Ressources académiques	211
 Textes et ressources institutionnelles et pédagogiques	 213
Code de l'éducation	213
Les enjeux de l'éducation à la sexualité	215